

L'autre deux entre par Bruno ALBERRO

Le poisson de roche a devant lui ouvertes les portes des océans et les grands espaces, pourtant il se confine dans une sphère aquatique grande comme un bocal où tanguent quelques herbes en plastique, où reposent dans son lit de sable de fausses amphores.

Ne sommes-nous pas des poissons qui ont constaté que le monde n'a pas besoin d'être si vaste, que quelques mètres carrés aménagés permettaient d'exister ?

Mon père me l'avait dit : au sortir de la guerre, le vide a remplacé la liesse espérée. Je n'avais pas la capacité de le croire. A quinze ans, les fuseaux horaires se fondent, les continents se réduisent, les pays sont des villes rejointes par des couloirs aériens. Le monde n'était pas assez grand, et la lune était trop proche, une fusée la rejoignait en quelques jours. Mars et ses martiens étaient le sujet de nos conservations, les avions indéfinis, seraient nos futurs moyens de locomotion. On voyait ça à l'horizon du XXI^e siècle, ce serait soit la fin du monde, soit une vie spatiale. Personne n'imaginait alors une vie de reclus, et qu'on avait l'univers en trois dimensions avec n'importe quel billet d'avion.

Ce sentiment d'après guerre d'un jeune homme de la Résistance m'étreint, alors qu'on nous autorise à mettre le nez dehors, à vivre presque à la normale, pourtant je reste sur le seuil, encore à l'abri du soleil et du vent. On dit aussi que le prisonnier balance entre le désir d'être dehors et la crainte de devoir laisser ses habitudes sur son bat-flanc. La prison et son chez-soi seraient des zones de confort quand les habitudes prennent le pas sur les ambitions et les envies. Faire un pas vers l'autre tous les jours n'est pas chose facile. J'ai voulu le faire, tout seul dans les rues vides de monde, vides de sens. Marcher pour marcher, vouloir libérer l'esprit, rester en contact avec le printemps qui m'a obligé à rester dedans. Je n'ai pas vu les bourgeons aux arbres et les fleurs des cerisiers sont tombées. Il faut briser les chaînes de la morale afin de s'obliger à passer la porte du silence entrecoupé du passage de rares voitures. Faire un effort mental pour s'extirper de sa léthargie devenue le lot commun, le bien-être d'une solitude acceptée, quand la révolte d'absence de libertés gronde.

On nous a annoncé que demain matin la vie reprendrait son cours. C'en était fini des autorisations, des calculs hypothétiques dans le congélateur, pour savoir combien de temps on pouvait tenir sans entrer dans un magasin, avec la crainte de croiser un frère, une mère, un neveu et de ne pas savoir comment se comporter à son approche : s'embrasser ? Saluer de loin ? Vaincre les interdits ? Se sentir gauche de méconnaissance ou des colères de privation prêtes à sourdre ?

L'annonce pompeuse est arrivée dans la soirée, trop tard pour un feu d'artifice humain sur les places de la République. Il y aura bien quelques bistrotts qui profiteront de l'aubaine, qui prendront le risque de voir une patrouille de police et ses uniformes. Le « Allez ! Soyez cool, c'est la fête ! » rebondira sur les visages fermés d'uniformes. La plupart des terrasses auront attendu ce matin pour lever les rideaux, épousseter les chaises restées à l'envers sur les tables inertes.

De toute façon, personne ne pouvait anticiper la décision gouvernementale, elle nous a prise au dépourvu, aussi soudainement que nous nous sommes retrouvés entre cuisine, salon et poste de télévision, à décompter les morts et relever le nom des célébrités, malades comme les pauvres sous les portes cochères.

La période de confinement partielle prend fin. La bonne nouvelle. La voix officielle a rebondi des enceintes télévisées aux haut-parleurs téléphoniques. Télé, encore un effet de loin, comme si nous n'avions pas besoin de proximité quand on s'est interdit tout contact. J'avais rêvé de ce premier café, presque un rituel dans ce bistrot du matin où se

glissent des traits d'humour entre la serveuse espiègle et ses habituels clients. Elle les connaît bien, s'amuse avec eux. J'étais conscient de cette vie simple, c'est celle qui m'a le plus manqué. Revivre des moments de vie simple, une blague, un bonjour, loin du consumérisme en tout genre.

Alors c'est vrai, on pourra à nouveau serrer des mains et s'embrasser, on pourra recommencer à s'engueuler aux feux rouges, vitres ouvertes : alors connard, t'avances ! Le naturel reviendra à la vitesse des bolides lancés entre la maison et le travail, entre le travail et l'école, entre l'école et le stade, entre le stade et les magasins pour finir à bout de souffle, étouffé par la course contre le temps.